La Méduse du lac Taureau
Nouvelles
Publié par : fpascal
Publié le : 25-07-2014 22:40:00

L'enfançon noir qui bâtissait un château de sable cessa de tambouriner sur son seau et leva gravement la tête. Une mouche se percha sur le donjon le plus élevé puis, elle aussi, observa l'entrée de la plage et attendit. La femme étendue sur le ventre et qui avait délacé le haut de son maillot de bain le rattacha prestement, comme si elle se découvrait subitement honteuse d'être à demi-nue, chercha sans regarder son sac derrière elle, soupira, le trouva enfin et en sortit une paire de lunettes fumées. Autour du filet de volley, la partie tardait à reprendre. C'était à l'adolescent dégingandé en short bleu, aux mains et aux pieds trop grands, de servir, mais il s'attardait à dribler le ballon, gauchement et l'air ailleurs, alors que les autres joueurs s'impatientaient, Allez, Joey, mais qu'est-ce que tu fous, tes trois œufs du p'tit déj' te pèsent ou quoi? Hou! hou! on est là et on cuit au soleil, mais qu'est-ce que tu regardes?

Probablement elle, comme je la fixai moi-même. Cette jeune femme, vingt-trois à vingt-six ans, qui entrait sur la plage principale de l'Auberge du lac Taureau. Une beauté peu conventionnelle mais absolue. Tout simplement Elle.

Aussitôt, je sus que je ne pourrais plus continuer de lire Dites-nous comment survivre à notre folie, ces récits austères et violents de Kenzaburô Ôé, puisqu'il me faudrait la regarder tant qu'elle serait là, même si cela était aussi une folie dont je payais le prix par mon désir se dissolvant dans la honte d'être seulement un homme bedonnant de cinquante-deux ans, tache grotesque sur une chaise longue.

Elle. D'abord et surtout des cheveux incroyablement blancs, longs et bouclés l'entourant comme une cape vivante ou un coquillage à la nacre festonnée, qui, j'en étais alors sûr, aurait pu la porter sur le lac si elle s'y était couchée… D'abord, ils me rappelèrent ceux de l'héroïne du vieux conte que tante Carmelle m'avait lu souvent autrefois, au point que, bambin à peine plus haut que le livre, j'avais pu sortir de celui-ci cette princesse aux longs cheveux pour l'amener dans mes rêves. Une belle aux cheveux plus fins et blonds que l'or, tout frisés et qui lui tombaient sur les pieds – « si bien qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer », lisait ma tante de sa voix grasseyante.

Mais ce souvenir disparut dès que le vent se leva et joua avec ces mèches blondes de plus d'un mètre de long, une danse impressionnante évoquant davantage une harpie ou une sorcière qu'une princesse. Ou n'étaient-ce que les spores de mille et une féminités qui tentaient de se disperser, tant plein de femmes – toutes les femmes, de tout temps et tous lieux – semblaient tenir en cette seule, un amalgame en fait de toutes les beautés féminines et androgynes que le monde eût jamais vénérées. Rien de moins. Elle.

Lorsque mon regard parvint à quitter cette incroyable chevelure, il aperçut à l'intérieur un t-shirt bleu contre lequel les aréoles saillantes de seins graciles mais bien pris formaient deux atolls paradisiaques, puis, plus bas, un short rouge gonflé de fesses parfaites, négroïdes bien que la belle ne l'était pas, et d'où fusaient des jambes qui semblaient infinies. Pourtant, elles étaient courtes, musclées et, comme tout le reste, admirablement proportionnées et elles aussi d'une blancheur si intense que cet éclat, à l'érotisme aussi ostensible qu'une lame d'argent sous le soleil, les prolongeaient comme pour embraser le sable clair de la plage. Des jambes nées de générations de femmes qui avaient beaucoup couru, non pas après leur pitance ou pour échapper à quelque danger, mais pour leur plus grand plaisir, courir nues vers une mer scintillante et chaude, ou en poussant un ballon, ou pour faire monter le désir d'un beau prétendant à leur poursuite, ou encore, tout simplement, pour faire jouir en les éreintant les muscles des mollets et des cuisses… Des jambes de princesses, triomphantes et qui, même immobiles, n'en finissaient pas de nous tenir en

un brûlant étau.

Elle, c'était aussi des épaules et des bras de gars, de garçonnet plutôt, donc eux aussi graciles mais bien pris, parfaits, ceux d'adolescents qui jouent au volley de temps à autre, comme sur cette plage. Il fallut qu'elle se retournât pour que je puisse enfin distinguer son visage et une autre de ses féminités, asiatique, en découvrant des yeux légèrement bridés – était-elle à la fois eurasienne et blonde? – et si sombres que je pouvais voir le noir de ses prunelles à douze mètres de distance. Des yeux qui regardaient avec attention, dans un mouvement circulaire, la plage et chacun de ses occupants. Lorsque ce fut mon tour, un frisson vif, presque un spasme de panique, me saisit, et je replongeai aussitôt la tête dans les nouvelles d'Ôé.

J'avais eu le temps de distinguer son charmant petit nez, fin mais épaté, innu, et sa bouche immense dont les lèvres lippues esquissaient sans vergogne un sourire narquois, si expressif : Tiens, tiens, c'est vous, ça, les clients de l'Auberge du lac Taureau, quelle famille timorée et disparate vous formez, mais allez, j'en ai vu d'autres, et on va faire avec; faut juste que vous sachiez rire de vous-même, car, moi, je ne me priverai pas de me bidonner de vos tronches, de votre ridicule souci du qu'en-dira-t-on et de vos petites misères. Sachez-le : je prends de la place, et si je veux la vôtre, je n'ai qu'à vous regarder pour faire de l'air…

Mais elle se dirigea vers deux chaises longues libres, sous un arbre et proche de moi, qui n'en pouvais plus de faire semblant de rien. Elle se servit de l'une d'elle pour y déposer ses affaires, en les sortant une à une d'un gros sac de plage noir : un énorme livre dont j'aurais aimé voir le titre, une bouteille de bière (qu'importait à la fille que tout récipient en verre fût interdit sur cette plage), une serviette molletonnée, une paire de jumelles d'ornithologue…

Avant de les déposer sur la chaise, elle examinait chaque objet un instant, le retournait délicatement entre ses mains de poupée comme si elle ne l'avais jamais vu, et son sourire se faisait plus tendre. Le moindre de ses gestes était le début spontané et génial d'une œuvre d'art, alliant la grâce émue du mime à l'assurance d'un vieux peintre. Ici et là, partout et pour toutes choses, même les plus insignifiantes, tout ne doit être qu'ordre et beauté, semblait-elle vivre…

Le ciel était alors complètement couvert, et le vent se leva. Y aurait-il cet orage annoncé? Les plus vieux parmi les estivants commencèrent à se rhabiller, la partie de volley prit fin et l'on vit sur le lac des pédalos et des kayacs se rapprocher rapidement du quai. La fille, elle, continuait à s'installer sans désemparer, étendant sa serviette sur la chaise où elle allait s'étendre, avant de rattraper sur l'autre, d'un autre geste raffiné, ses lunettes fumées qu'une bourrasque allait emporter. Elle les remit sur son nez mutin, se coucha doucement sur la chaise comme si elle voulait bronzer, la tête fixant le ciel qui virait au gris et, par endroits, au noir. Même les premières gouttes de pluie, d'abord clairsemées, ne la troublèrent pas, alors qu'elles provoquaient alentour un exode vers l'auberge. En quelques minutes, il n'y eut plus sur le sable qu'elle, deux ou trois employés qui en retiraient les chaises abandonnées et les parasols, et moi, qui ne la quittait d'un regard oblique, douloureux à maintenir. L'un des employés se rapprocha d'elle, jeta un œil sur sa bouteille de bière, hésita puis poursuivit son chemin, nous laissant seuls sur la plage.

Elle caressa ses belles joues rebondies, sans doute pour en essuyer la pluie, mais avec une volupté évidente, impudique, qui me faisait battre les tempes, d'autant plus que cette masturbation faciale dura longtemps. Elle ne cessa que lorsque la pluie se fit plus abondante. La fille se redressa, examina de nouveau les lieux d'un regard circulaire et, en me découvrant toujours là, me sourit et me fixa longuement, derrière ses lunettes noires.

Ce fut l'une des deux plus grandes expériences de ma vie, la première, en fait, qui précéda de peu la seconde.

Pas un mot ne fut échangé, mais j'en lus plein sur son visage. Ou ne s'agissait-il que de plaintes nées de mes propres angoisses? Tant d'années ont passé depuis, et je crois toujours que non, que ce

monologue si structuré, si cru et tendre à la fois provenait d'elle et me visait.

« Tiens, tu ne fuis pas le gros temps, mon bonhomme? Bien sûr, tu l'aurais fait si je n'avais pas été là. Tu restes pour me regarder sans en avoir l'air. Peut-être bandes-tu si tu en es encore capable. Tu veux me regarder? Alors, vas-y, ne te gêne pas. Mais je t'en avertis : cela peut être dangereux…

Pourtant, je n'ai rien contre toi, c'est juste que je m'appelle Incendie et j'ai brûlé tant d'hommes. Même des comme toi, des vieux jeunes bedonnants que leur solitude et leur manque de charme condamnent à cultiver des talents austères, comme cuisiner, jardiner ou écrire. Des vingt, trente ans plus vieux que moi, j'en ai eus, et cela pouvait être charmant si ça ne durait pas trop longtemps. Quand ils étaient plus gros que toi, ils ne pouvaient me prendre qu'en levrette, et j'aimais alors sentir leur gros bedon rebondir sur mes fesses. Ils jouissaient en me criant qu'ils voulaient tout me donner et, après, tentaient de se faire pardonner en me sortant dans un resto hors de prix ou, plus modestement, en me filant deux fois l'argent qu'il me fallait pour mon taxi de retour. Mais c'est quand on ne baisait pas que je les préférais, quand ils me parlaient comme à une toute petite nièce adorée ou à une jeune élève dans un cours particulier. Sans le vouloir, ils m'introduisaient alors à la tendresse, à la sagesse et à tant de connaissances. Et cela me reposait, car Incendie n'est pas tendre et n'a aucune maturité ni culture puisqu'elle dévaste toutes celles qu'elle rencontre. Or, ces hommes n'étaient, justement, qu'un repos : après quelques semaines, parfois seulement quelques jours de liaison, je sentais impérieusement le besoin de repartir en campagne, de me faire feu de joie pour des gars plus jeunes et moins complexés, avant de les dévorer eux aussi, mais de passion. Je quittai donc les hommes comme toi après leur avoir brisé le cœur d'un mot ou d'un regard.

Aussi, mon bonhomme, je ne te conseille pas de m'adresser la parole. Je ne crois pas, de toute façon, que tu le feras, à voir ton visage apeuré, tes mains qui se délitent comme ton livre mouillé, la douceur naturelle de tes yeux que tu oses, maintenant, fixer sur moi… Tu souffrirais davantage – et juste me regarder te fait souffrir, n'est-ce pas? C'est la preuve qu'Incendie n'est pas pour toi. Cherche plutôt une femme plus rassurante, de terre et non de feu, au plus chaleureuse, au moins dépendante et serviable; une femme un tant soit peu réfléchie, et il y en a de vraiment jolies, au lieu d'être, comme moi, pures impulsion et beauté.

Car je connais, et trop, ma beauté absolue, qui est mon malheur, puisqu'elle me condamne à consumer toute personne voulant la défier et à vivre une solitude que tu ne peux pas imaginer. Mais je n'en suis pas moins femme, être de pitié, et j'en ai pour toi; voilà pourquoi je te présente mon visage en gardant mes lunettes. Voilà pourquoi, moi aussi, je souffre que jamais nous ne pourrons bavarder tranquillement, sans arrière-pensées, sur cette plage, en sirotant moi cette bière et toi un Sex on the beach. Oh! mon doux, mon gentil homme, si tu pouvais voir le fond de mon cœur, brûlé lui aussi, un désert qu'aucune pluie n'a jamais réveillé, un charnier d'amours mortes… Mais quelquefois, à vrai dire de plus en plus souvent, je cesse malgré moi de ravager les alentours, en proie à quelques étincelles, enfin de vraies réflexions sur moi, des questions cruciales qui me trouvent vacillante sur le trop mince fil de ma vie : "Comment pourrais-je vivre sans semer tant de violence, de désolation? Comment devenir un jour cette petite nièce adorable, cette écolière obéissante, émerveillée d'apprendre à vivre, cette femme chaleureuse et réfléchie?" J'ai tellement, tellement besoin de trouver les réponses… »

Elle détourna la tête et fixa le ciel avec nonchalance, transition si brutale que je ressentis une violente douleur à la poitrine, ayant l'impression qu'Incendie avait d'un coup oublié son long regard sur moi et jusqu'à mon existence. Elle était là, tout près, et me manquait si cruellement! Ne restait plus que les étranges propos qu'elle m'avait tenus en silence et que je ne pouvais méditer, tant ils m'avaient plongé dans une confusion épouvantée.

La pluie et le vent s'intensifiaient et les nuages étaient de plus en plus noirs. Y aurait-il une tornade ou seulement la fin du monde? Nous étions complètement trempés, que faisions-nous encore sur cette plage… Qui de nous deux partirait le premier se mettre à l'abri. J'étais toujours incapable de bouger. Elle retira ses lunettes, prit les jumelles pour regarder le ciel menaçant et cela dura jusqu'à

ce qu'un premier coup de tonnerre, si assourdissant qu'il me fit tressauter, éclatât.

« Hou! Hou! », cria-t-elle en me jetant un bref coup d'œil. Ce furent les seuls sons que j'entendis de sa voix, qui me sembla grave et forte, étrangement masculine. Et c'était clairement des cris de joie, ceux de l'Incendie qui ne craignait même pas l'orage, qui voulait le défier avec enthousiasme… Elle le prouva en se levant et en enlevant son t-shirt et son short – mon dieu, mais elle est nue! Non, c'était seulement la peau et le mince bikini, presque de même couleur, qui se confondaient, le second devenant toutefois plus sombre à mesure que la pluie battante le mouillait; seules les pointes des seins, plus saillantes que jamais, avaient une teinte différente, rose de la même joie moqueuse du visage qui contemplait avec ravissement le ciel bas et noir.

Elle s'étira et esquissa ces gestes d'échauffement que font les sprinters avant de s'élancer sur la piste, car, à n'en pas douter, Incendie allait compétitionner, se mesurer à l'orage, mais comment? Elle n'en était pas moins impressionnante, avec son regard hautain et ses cheveux interminables que le vent furieux allongeait encore en les agitant en tous sens, nœuds de serpents terrorisés essayant désespérément de se déprendre d'un piège infernal ou, au contraire, mouvements d'intimidation débridés, déploiement de milliers de lances vivantes tout juste avant l'attaque.

La pluie devint froide en redoublant de violence et un deuxième coup de tonnerre retentit, plus fort que le précédent. Une vapeur épaisse comme de la fumée commença à s'insinuer partout, engourdissant de flou les lieux et toutes choses. Mon livre était si trempé que l'encre des deux pages que je venais de relire dix fois sans en retenir un mot se liquéfiait en perçant le papier. Même la réalité ou du moins son sentiment dans mon esprit semblait se dissoudre dans la tempête, me laissant aux prises avec une peur sans objet, que je tentai de comprendre. Qu'est-ce que je fais ici? D'où me vient ce sentiment de honte et de répulsion, si proche de celui que j'éprouve d'habitude devant un spectacle obscène que je continue pourtant d'observer à la dérobée? Que va faire Incendie…

Comme si le troisième coup de tonnerre avait été un signal attendu, elle courut aussitôt, la bouche ouverte sur un cri de guerre que je n'entendis pas, vers les vagues que l'orage avait gonflées et jetait brutalement sur la berge. Je vis un instant les longues mèches blondes s'étaler en demi-cercle sur l'eau, chevelure de la comète qui fendait avec énergie ces eaux chaotiques. Je vis ces dernières tenter en vain de noyer Incendie, celle-ci réapparaissant chaque fois entre deux vagues. Puis je vis…

Ce fut la plus grande expérience de ma vie, donc la plus insensée, la plus douloureuse. Celle que j'oserai peut-être te raconter jusqu'au bout, mon chou, toi qu'elle m'avait souhaitée… Peut-être le ferai-je sur mon lit de mort pour qu'encore, une dernière fois, tu me rassures, tu me dises que ce n'était qu'un cauchemar…

Puis je vis Incendie debout dans l'eau, qu'elle avait jusqu'à mi-corps. En poussant un autre cri que je ne pus entendre, elle leva les deux bras vers le ciel, l'index des deux mains dressé, en me regardant. Presque aussitôt, il y eut deux éclairs, celui qui la frappa et l'autre, qui la transfigura d'une lumière si éclatante, si blanche et insoutenable que je crus un moment être devenu aveugle. Mais non : j'eus le temps de voir les cheveux s'animer de raies et d'étincelles orangées avant qu'ils disparaissent dans les flots. Un autre coup de tonnerre roula, plus faible.

Au lieu de me précipiter au secours de la foudroyée – pourquoi ne l'ai-je pas fait? pas une semaine ne passe, mon amour, sans que cette question me hante –, je courus jusqu'à la chaise où elle avait laissé ses affaires. Avec ses jumelles, je scrutai l'endroit où Incendie avait coulé. Je voulais tant qu'elle resurgisse, et, pour la première fois de ma vie, je crus en Dieu.